

Dans les pas de Jongkind en Dauphiné



(c) photo RMN / © Thierry Le Mage

autoportrait

Le bulletin

janvier 2015 - n°15

LE MOT DU PRÉSIDENT

Parmi les nombreuses expositions d'œuvres impressionnistes certains d'entre nous ont pu voir Jongkind parmi les plus grands, lors de l'exposition « Les impressionnistes en privé » au musée Marmottan-Monet de février à juillet 2014. Pour nous membres de l'association c'est toujours une source de satisfaction et un encouragement que de voir ainsi Jongkind en tête d'affiche d'une très belle exposition avec ceux dont il fut un peu l'inspirateur voire le maître. Sa place parmi les précurseurs de l'impressionnisme est confirmée dans les livres de comptes du célèbre collectionneur Durand-Ruel dont les collections privées sont exposées du 9 octobre 2014 au 8 février 2015 au musée du Luxembourg. On peut ainsi voir une écriture d'achat d'un tableau de Jongkind « Vues de Hollande » à un prix identique à ceux de Manet, Monet ou Renoir.

Poussé par cette reconnaissance plus grande de Jongkind, je suis, pour ma part, très satisfait de voir notre association par son travail, son dynamisme, son sens du dialogue et de la convivialité continuer de progresser encore en 2014 dans la perspective de promouvoir l'œuvre de Jongkind. Une fois encore nous avons su rassembler en grand nombre nos adhérents pour des sorties culturelles très enrichissantes aux musées Matisse à Nice et Renoir à Cagnes-sur-Mer, à la cathédrale de Brou et au musée Dini de Villefranche-sur-

Saône, enfin à Lyon pour admirer les murs peints et les collections du musée des Beaux-Arts.

Nous avons également eu une participation intéressante aux visites que nous avons organisées sur le circuit des lutrins tant à la Côte St-André que dans la vallée de La Bourbre. Ce fut l'occasion de créer des liens plus étroits avec les offices de tourisme des communautés de communes et de mieux faire connaître nos initiatives.

En 2015 nous réaliserons notre projet de marcher dans les pas de Jongkind dans son pays natal, la Hollande. La cinquantaine d'adhérents partants auront ainsi l'occasion de voir les lieux de sa jeunesse et de retrouver un peu de ces ciels qui firent la célébrité des fameuses marines de Jongkind qu'il peignait jusqu'à la fin de sa vie.

Le Président, Joseph Guetaz

Célébrer le Patrimoine dans les pas de Jongkind

Le samedi après-midi, accompagnés de Jean-Paul Gautier alias Johan Barthold Jongkind et de Michèle Lieutier alias Joséphine Fesser, nous étions tout un groupe autour de nos deux guides, Marianne Toublanc et André Civet, à apprécier leurs commentaires sur les lieux qu'arpentait inlassablement le peintre à La Côte St André, depuis la place Hector Berlioz, la place de l'église Saint-André, la Villa Beauséjour, jusqu'au cimetière où il repose. Une manière aussi de découvrir des passages pittoresques et insolites de cet ancien bourg rural, riche de son passé.

L'itinéraire se poursuivait en direction de la chapelle et du cimetière de Balbins, immortalisés par Jongkind. Nous étions reçus par Mme Anne-Marie Amice, maire de la commune et M. Bellarant qui nous commenta la récente restauration de la chapelle, abritant une belle collection de tableaux dont un de notre ami Jean-Paul Gautier, ainsi que de magnifiques réalisations des enfants des écoles de Balbins et Ornacieux. La journée se termina dans une ambiance chaleureuse par un savoureux goûter offert par la municipalité où nous rejoignit M. Jean-Pierre Barbier, député.

Le lendemain, avec une quarantaine de visiteurs désireux de marcher dans les pas de Jongkind le long



de la vallée de la Bourbre, nous étions rassemblés en début d'après-midi sur la place de la gare à Châbons, où était arrivé le peintre en 1873 et où Joseph Guétaz accueillit le public. Nos deux guides, Jocelyne Emery et Serge Reynaud, allaient ensuite assurer les commentaires tout au long des circuits des lutrins. Châbons, Blandin, la maison Jongkind à Mallein surplombant le château de Pupetières et le Vallon cher à Alphonse de Lamartine que connurent aussi, outre Stéphanie de Virieu, élève du peintre David, la poétesse Anna de Noailles et l'écrivain Paul Claudel. Puis escale place du Trève et au château de Virieu, autant de lieux immortalisés dans les toiles du maître, précurseur de l'impressionnisme.

Le périple se termina en apothéose dans les jardins du château gracieusement mis à notre disposition par le Général Antoine de Virieu, et sous les grands arbres desquels Francis Frappat offrit une admirable lecture d'un éloquent portrait en hommage au peintre.

Après une collation offerte par notre association, chacun put quitter ces lieux où peinture et littérature avaient eu leurs mots à dire.



Les circuits de l'été et les lutrins

Le temps maussade de l'été n'a pas épargné les deux premiers circuits de l'été. Ceux-ci, en effet, n'ont pu avoir lieu, aussi bien en vallée de la Bourbre qu'à la Côte-Saint-André. Par contre, les mêmes promenades thématiques autour des lutrins eurent, en août, leur succès mérité.



Le 6 août, la vallée de la Bourbre avait apprêté ses meilleurs atouts pour se faire admirer sous un soleil généreux. Une douzaine de personnes guidées par Jocelyne, Claudette et Serge parcouraient avec étonnement et admiration les différents sites dans les pas de Jongkind.

Depuis le lieu d'arrivée du peintre à la gare de Châbons, les commentaires de nos trois cicerones éveillèrent l'attention des participants. Le parcours se poursuivait en voiture en passant sur le promontoire de l'église du village d'où l'on balayait d'un regard émerveillé toute la beauté du paysage que nous offrait la douce vallée. Jongkind, lui, bien sûr, avait perçu avec l'acuité de son œil la richesse de ces vues et transcrit avec son talent l'émotion qu'il ressentait en les peignant.

A leur tour, Blandin, Mallein, Pupetières nous accueillaient en chemin. Avec un plaisir partagé nous ressentions tout l'esprit et le charme de l'art de Jongkind à travers les couleurs que nous offraient cette nature et les scènes de l'époque si bien interprétées... La vie rurale des gens simples et laborieux dans ces paysages bucoliques nous remplissait de quiétude. Puis ce fut Virieu, son passé, le château que l'artiste voyait avec justesse au milieu d'une symphonie de couleurs propre à l'école du naturalisme et bientôt l'impressionnisme.

Nos amis visiteurs furent enchantés, souhaitant à mi-mots que ces trois heures de chemin avec Jongkind puissent se terminer en trinquant à

l'amitié autour des sites que l'artiste nous avait fait revoir et aimer.

Le 28 août, nos amis côtois, Marianne, André et Gisèle accompagnés de Nicole et Christian guidaient une douzaine de personnes à la Côte Saint-André sur les traces de Jongkind au cœur de la cité et dans ses environs, sur les coteaux dominant la vallée de Bièvre. Les invités firent connaissance avec le peintre venu se retirer ici pour toujours, en 1878, avec Joséphine Fesser dans la villa Beauséjour que son fils Jules venait d'acquérir. Après avoir découvert Paris, la Normandie, le Nivernais et, cinq ans avant, la vallée de la Bourbre, notre ami hollandais revenait goûter les joies simples et vraies de la douce province, fuyant la vie parisienne. La Côte Saint-André avait déjà son heure de gloire et sa notoriété grâce à son enfant du pays, Hector Berlioz. Jongkind, lui, allait immortaliser par sa palette toutes les particularités de cette cité et de sa campagne en les mettant à l'honneur par des centaines d'œuvres.

Ainsi, de rues en ruelles, de places en places, les visiteurs découvraient et vivaient, au gré des lutrins et des reproductions commentées, le quotidien des côtois au XIX^{ème} siècle, mais aussi le ressenti de l'artiste et sa vie.

Chaque lieu patrimonial parcouru était, pour beaucoup, une mémoire retrouvée, voire des souvenirs de famille pour certains. Mais aussi quel plaisir d'admirer la richesse des paysages bien perçue par l'œil du peintre et si bien traduite par son talent.

Il en était ainsi tout au long du circuit, devant la villa Beauséjour, l'atelier de l'artiste et sa dernière demeure pour terminer près de la chapelle de Balbins. Là, ce lieu bucolique offrait à la vue tout le déploiement magnifique d'un paysage plein de grandeur et de paix que Jongkind avait immortalisé... Un bel après-midi convivial !



Une belle sortie culturelle à Lyon

Grâce à «Cité Création», le mur peint a gagné ses titres de noblesse dans la cité lyonnaise en devenant un élément d'urbanisme exporté dans le monde entier de l'Europe jusqu'en Asie.

Notre visite guidée par le talentueux conteur de rues Jean-Luc Chavent a commencé dans le quartier Saint Just avec le «Plan Scénographique», un témoignage très précis, en perspective cavalière, de l'état des lieux en 1550 avec sa basilique à 3 nefs au centre et ses remparts protégeant maisons, jardins et habitants.

Toujours sur la colline de Fourvière, le plus grand trompe-l'œil du monde à l'époque, «La Sarra», occupe 3000 m² sur quatre barres d'H.B.M. (habitations bon marché) du quartier de la Duchère dans les années 50, bâties sur le plateau des Quatre-Vents.

Cette réhabilitation très réussie et respectée des habitants donne du relief à des façades plates et les anime d'ani-



maux, de personnages, de jardinières fleuries et de plantes vertes.

Le fort militaire de Vaise, actuellement peuplé d'artistes, et la Tour du Confortement (XVII^{ème} siècle) qui faisaient partie du système de défense de la ville offrent une superbe vue sur la Saône, la colline de Fourvière et le fort Saint Jean.

La Croix Rousse rend hommage aux artisans de la soierie, une activité lyonnaise traditionnelle depuis le XVI^{ème} siècle, avec le Mur des Canuts : un grand trompe-l'œil de 1987, actualisé tous les dix ans. Il représente sur 1200m² deux immeubles hauts de quatre étages, de part et d'autre d'un escalier central avec des boutiques et agences au rez-de-chaussée et des personnages réels, facilement identifiables par les habitués du quartier très fiers de leur mur peint.



Après cette matinée bien remplie, nous fîmes honneur aux spécialités de «La Voûte chez Léa», un bouchon lyonnais à retenir sur les Quais de Saône avant de rejoindre Le Musée des Beaux-Arts, place des Terreaux.

Les œuvres sélectionnées ont permis à nos guides de nous sensibiliser à l'évolution des sujets, des techniques et des symboles du Moyen-Age à nos jours.

D'abord religieux puis mythologiques chez Le Pérugin, Véronèse, Le Tintoret et Rubens, les sujets sont devenus plus réalistes et liés à l'environnement naturel pour les peintres de l'école de Barbizon comme Daubigny et plus tard les Impressionnistes en rupture avec les décors académiques, séduits par la lumière et les couleurs de paysages peints «sur le motif», brillamment représentés par deux toiles de Monet : «Mer agitée à Etretat» et «La Tamise à Charing Cross».

Au XXème siècle, le passage du figuratif vers une plus grande abstraction témoigne d'une volonté de traduire une autre réalité que celle que l'artiste voit, parfois violente et cruelle comme celle de Picasso, par la décomposition des couleurs et des formes également avec Braque, Sonia et Robert Delaunay.

Nous avons pu admirer au passage la Fresque Végétale Lumière sur un mur entier de la Clinique Saint-Charles alternant peintures murales et compositions végétales verticales du plus bel effet le jour avec un éclairage approprié la nuit.

Dans la Presqu'île, la Fresque des Lyonnais célèbre 30 illustres personnages lyonnais dans différents domaines (histoire, humanisme, littérature, technologies, sciences) tels l'empereur Claude, l'abbé Pierre, Saint-Exupéry et le Petit Prince, Paul Bocuse, Jacquard, Claude Bernard, les Frères Lumière, Ampère,...

Le Mur des Bouquinistes représente près de 500 ouvrages placés sur des rayonnages de bibliothèque mélangés aux fenêtres en hommage aux auteurs régionaux comme Bernard Pivot, Voltaire, Frédéric Dard, Rabelais et bien d'autres.

Enfin le mur de la «Cour des Loges» illustre l'intérieur de l'hôtel de la Cour des Loges.

Le noir, cette «non couleur» rejetée par les Impressionnistes, fait l'objet d'une recherche constante du peintre contemporain Pierre Soulages avec ses monochromes d'une composition rigoureuse.

Ce parcours initiatique a été très apprécié par les participants d'une journée riche en découvertes.

Lectures communes à Virieu

Notre association a participé à l'opération « Lectures communes », initiative des maires ruraux de France durant la semaine du 12 au 17 mai 2014. Pour y contribuer, nous avons sélectionné, des textes tirés d'un large répertoire sur la peinture, les peintres et la nature, en collaboration avec Francis Frappat, comédien.



Le samedi 17 mai, nous formions un groupe, membres de l'association et amis de Virieu, parcourant un circuit en quatre étapes sur les lieux marqués par Johan Barthold Jongkind, à l'écoute de lectures faites par Francis Frappat, habité pour l'occasion par le personnage avec son costume, son chapeau, son bâton et sa sacoche.

Point de départ : le square Jongkind, devant la silhouette du peintre et le rosier alors en pleine floraison. Un dialogue pertinent était aussitôt lancé entre Jongkind et l'écriture, dès lors que Jocelyne nous eut offert une présentation détaillée de l'artiste, suivie de plusieurs extraits lus par Francis Frappat : « Vincent par Van Gogh » de Pascal Bonnaïfous, « Pierre-Auguste Renoir, mon père » de Jean Renoir, et la septième promenade des « Confessions » de Jean-Jacques Rousseau ou comment odeurs, couleurs et formes rencontrent la sensibilité humaine.

Puis le groupe prit la route du château de Virieu où, devant le lutrin, nous assistâmes à la lecture de deux poèmes du « Spleen de Paris » de Charles Baudelaire : Le désir de peindre et Le confiteur de l'artiste - « Malheureux peut être l'homme mais heureux l'artiste que le désir déchire ! » ; « Grand délice que celui de noyer son regard dans l'immensité du ciel et de la mer ! » -. Ce fut aussi le moment d'évoquer « L'homme

du commun à l'ouvrage » de Jean Dubuffet.

Il faisait beau ce matin-là et nous assistions à une véritable lecture-spectacle avec pour décor les toits du château découpés dans le bleu de l'azur. Le texte de Marguerite Yourcenar qui suivit, « Comment Wang Fô fut sauvé », une nouvelle orientale pleine de poésie sur la force structurante et la puissance de « l'image des choses », nous transmettait insensiblement sa sérénité et nous serions peut-être restés là des

heures à écouter ; mais le parcours se poursuivait vers le lutrin de l'Honnézy.

Ici nous était donné un morceau de Marcel Proust extrait d'un passage de « A la recherche du temps perdu » : évocation de la peinture d'un certain Elstir habitué des comparaisons entre terre et mer, qui peinait à être reconnu et qui nous ramena aux marines de Jongkind... où mer et terre introduisent dans la même toile une « multiforme et puissante unité ». Devant nous, un panorama exceptionnel sur la vallée de la Bourbre et le château de Virieu, avant la descente vers la place du Trève et la halle pour une ultime lecture, en guise de point d'orgue, d'un extrait de Henry Miller : « Peindre, c'est aimer à nouveau ».

L'apéritif offert par la municipalité permet de conclure par des échanges sur l'intérêt de ces Lectures communes avec Victoria Martinez-Saiz, membre du CA de notre association et responsable de l'association & écrit-art à Virieu, en présence de M. Michel Morel, maire et de M. Daniel Vitte, président des maires de l'Isère et conseiller général du canton.



Une extraordinaire liberté créatrice

Par Rhea Sylvia Blok

Conservateur à la Fondation Custodia

(Traduit par Jean-Raoul Mengarduque *)

Johan Barthold Jongkind fut un aquarelliste de grand talent. Plus encore que ses peintures, ses aquarelles témoignent de la manière audacieuse dont il aborde le paysage, privilégiant le rendu de la lumière et de l'atmosphère. Très appréciées pour leur modernité, leur style libre et original, elles ont contribué dans une très large mesure à la réputation de l'artiste et constituent aujourd'hui des œuvres recherchées par les collectionneurs.

LES PREMIERES AQUARELLES SUR LE MOTIF

Andreas Schelfhout, maître de Jongkind, doit dans une large mesure sa réputation à ses aquarelles précises et ciselées, qui témoignent d'une rare virtuosité dans la mise en œuvre des techniques de l'aquarelle ou du lavis monochrome à l'encre pour créer des effets de lumière atmosphériques. C'est probablement Schelfhout qui a conseillé à son élève de dessiner sur le motif des esquisses de paysage en utilisant la technique de l'aquarelle. Le travail à l'aquarelle en plein air est plus facile depuis qu'en 1781 la maison Reeves, de Londres, a mis sur le marché des couleurs sous forme sèche, présentées en godets dans des boîtes, telles que nous les connaissons encore aujourd'hui, évitant ainsi aux artistes de devoir les préparer eux-mêmes. Cette innovation permet au siècle suivant l'apparition d'une aquarelle beaucoup plus libre que le dessin du XVIII^e siècle, si soigneusement mis en couleur dans les ateliers pour être vendu sur le marché.

Les premières aquarelles de Jongkind montrent que l'artiste a souvent travaillé en plein air. Il se promène volontiers dans les environs de La Haye, souvent avec son ami le peintre Charles Rochussen (1814-1894), qui habite dans le même immeuble. Rochussen écrira en 1891, après la mort de Jongkind : « Je me souviens des charmantes promenades que nous fîmes ensemble, parfois pour rendre visite à sa mère, qui habitait Maassluis, ou à sa sœur, qui avait épousé le pasteur de Klaaswaal. Il dessinait à la pierre noire, et j'admirais la sûreté de sa main et son sens aigu des couleurs et des lignes. » Nous connaissons encore nombre de ces esquisses de vue de Maassluis, dans les environs de Rotterdam. Les aquarelles de cette époque, pour charmantes qu'elles soient, témoignent d'une manière encore un peu hésitante.

AVEC ISABEY, LA MATURATION D'UN ART

La rencontre d'Eugène Isabey en novembre 1845 marque un tournant capital dans la vie de Jongkind. Sur la recommandation de Schelfhout, le maître français accepte en effet de prendre pour élève le jeune artiste hollandais. Jongkind s'installe donc à Paris, en mars 1846, pour parachever sa formation de peintre dans l'atelier d'Isabey. Il habite place Pigalle, près de l'atelier du maître dans l'avenue Frochot. Il continue à travailler en plein air, où il dessine et peint des aquarelles. Nous devons à cette première période française dans la vie de l'artiste un certain nombre de vues de Paris, surtout de la Seine et de Notre-Dame, mais aussi de Montmartre. Ces premières aquarelles parisiennes ont souvent gardé les tons bruns si prisés à l'époque en Hollande.

En 1847, Isabey emmène Jongkind en Normandie. Si le maître français peint des tableaux d'histoire, il est aussi peintre de marines et de paysages, dans la tradition romantique. Il affectionne particulièrement la côte normande, qu'il a découverte très tôt, comme Richard Parkes Bonington (1802-1828), Eugène Delacroix (1798-1863) et Paul Huet (1803-1869), tous aquarellistes de grand talent. L'aquarelle a pris son essor en Angleterre, où elle se développe considérablement et est bientôt reconnue comme un art indépendant. C'est d'ailleurs, notamment sous l'influence de Bonington – qui a surtout travaillé en France – que des hommes, comme Delacroix, Isabey et Huet se sont tournés vers l'aquarelle.

Isabey va encore emmener son élève en Normandie en 1850 et en 1851. C'est là que le 6 juin 1851 Jongkind peint une aquarelle des falaises d'Etretat qui témoigne d'une grande maturité. La comparaison de cette feuille avec une aquarelle d'Isabey représentant également Etretat montre que si le français choisit de nous montrer une mer tumultueuse et un rien romantique, le Hollandais préfère l'atmosphère paisible d'un jour d'été.

En 1855 Jongkind rentre en Hollande, où il habite jusqu'en 1860 à Rotterdam. Malgré une santé précaire, malgré ses dépressions, il va souvent travailler en plein air. Dans une lettre du 18 septembre 1858 à son ami Pierre Firmin Martin, marchand de tableaux à Paris, il écrit, dans un français des plus incertains : « Je ne travaille pas beaucoup et je regrette pour vous dire que je me sens très indisposé et depuis longtemps d'une sensibilité que souvent que suis émue par le moindre choc. Cependant je sort toujours quand je me porte un peu bien et c'est ainsi que j'ai pu faire quelques dessins après nature » (Paris, Collection Frits Lugt). Jongkind dessine non seulement des vues

de Rotterdam, mais aussi des rivières et des moulins des environs ; de retour dans son atelier, il en tire des tableaux.

UNE RENCONTRE DECISIVE : EUGENE BOUDIN

En 1860, le peintre revient en France, où il rencontre Joséphine Fesser, qui va désormais partager sa vie. C'est avec elle qu'il passe souvent l'été en Normandie les premières années. En 1862, par exemple, il séjourne au Havre, où il exécute nombre de dessins et d'aquarelles. Les aquarelles de cette période comptent parmi les plus amples et les plus légères de son œuvre ; elles sont exécutées avec une grande économie de lignes et de couleurs, mais témoignent d'un rendu exceptionnel de l'atmosphère. Les plus connues sont celles de la côte à Saint-Adresse. Le 17 septembre, Jongkind écrit à Boudin : « Je vous dirai nous somme été retenu a Havre jusqu'à present et pendant ce temps là je me suis occuper toujours pour faire des études à St Adresse. Vous comprenez bien qu'il faut aimer la nature pour regarder toujours avec c'est plaisir curieuse et interessante , pour la rendre même faible ». Une aquarelle représentant une plage près du Havre montre avec quelle virtuosité Jongkind sait en quelques lignes, avec des tons retenus, rendre la grisaille d'une journée au ciel couvert. A gauche, quelques rochers ferment la composition, tout en créant un contraste marqué avec la vaste plage vide et l'étendue de la mer à droite.

C'est en 1862 que Jongkind a rencontré Eugène Boudin (1824-1898), qui travaillait alors dans les environs du Havre et d'Honfleur. La parenté est évidente entre les œuvres de ces deux artistes, qui représentent essentiellement la mer, les côtes et les bateaux et se passionnent pour le rendu de la lumière et de l'atmosphère. De plus les deux hommes s'entendent fort bien, et vont se retrouver encore plusieurs fois l'été en Normandie. Boudin, qui travaille davantage au pastel mais peint aussi volontiers à l'aquarelle, écrira en 1887 de Jongkind : « Plus on regarde ses aquarelles, plus on se demande comment cela est fait ! C'est avec rien et pourtant la fluidité et la densité du ciel et des nuages sont traduites avec une précision inimaginable » (Boudin, l'Art, vol XLVIII, 1887).

JONGKIND, LE « VRAI MAITRE » de MONET

En 1864, Jongkind choisit de passer une partie de l'été à Honfleur, où il va rester de mi-août à début octobre. Il se rend régulièrement à l'auberge Saint-Siméon de la mère Toutain, située près d'Honfleur, sur la route qui va à Villerville et Trouville. A l'auberge, très fréquentée par des artistes, qui y logent ou viennent y passer la journée, il retrouve cette année-là Boudin, mais aussi Claude Monet (1840-1926). Les aquarelles de cet été témoignent du style et de la technique qui vont établir sa réputation. Il a simplifié sa palette, il utilise dorénavant une gamme très fraîche, aux contrastes tranchés ; il privilégie les courtes touches posées en traits parallèles ou perpendiculaires. Cette manière très directe et audacieuse lui permet de rendre à merveille la lumière et l'atmosphère d'un paysage.

Ce sont des œuvres qui séduisent Claude Monet et d'autres peintres du cercle des impressionnistes. Au cours de l'été 1864, Monet va souvent travailler avec Jongkind en plein air ; si ce dernier, par exemple, nous a laissé une aquarelle de la chapelle Notre-Dame-de-Grâce près d'Honfleur (collection particulière), nous connaissons aussi un tableau de Monet représentant le même motif et peint la même année (collection particulière). Monet dira en 1900 à François Thiébaud-Sisson : « Jongkind se fit montrer mes esquisses, m'invita à venir travailler avec lui, m'expliqua le pourquoi et le comment de sa manière et, complétant par-là l'enseignement que j'avais déjà reçu de Boudin, il fut, à partir de ce moment, mon vrai maître. C'est à lui que je dois l'éducation définitive de mon œil » (Claude Monet, « Mon histoire » recueillie par Thiébaud-Sisson, le Temps, 26 novembre 1900). C'est à ce titre que l'on considère Jongkind comme un précurseur de l'impressionnisme, même s'il n'a jamais ou que rarement peint des tableaux en plein air, comme le prônaient les artistes de ce nouveau mouvement. Dans une lettre datée de novembre 1856 à son ami belge le peintre Eugène Smits (1826-1912), il explique la genèse de ses tableaux : « Je les ai fait d'après nature. Bien attendu, j'ai des aquarelles, après lesquelles j'ai fait mes tableaux ».

LA TECHNIQUE DE JONGKIND AQUARELLISTE

A partir de 1866 et jusqu'à la fin de la décennie, Jongkind va faire plusieurs voyages en Belgique et en Hollande au cours des mois d'été. Il en rapporte de nombreuses aquarelles qui vont servir d'études préparatoires pour des tableaux à motifs hollandais, qu'il peint dans son atelier à Paris. Il va d'ailleurs continuer à utiliser son fonds d'esquisses au cours des années qui suivent. Le premier voyage, qui va durer deux mois, le mène d'abord à Anvers, Bruxelles et La Haye, puis à Rotterdam, où il travaille dans les environs, notamment à Overschie. Anvers fait forte impression sur Jongkind, qui adore les bateaux et les ports ; il écrit le 21 septembre 1866



de cette ville au marchand de tableaux Hector Brame (1831-1899) : « Voilà près cinq semaines que j'ai quitté Paris, jusqu'à présent je n'ai eu que de la pluie. Cependant j'ai pu travailler, je suis passé à Bruxelles où j'ai fait quelques aquarelles. C'est une belle ville et la place de l'Hotel de Ville est toutes ce qu'il y a de remarquable par ces vieux belles maisons. Il y a aussi un port où j'ai dessiné quelques aquarelles mais j'ai trouvé davantage à dessiner à Anvers où les navires arrivent directement de la mer. C'est une grande port avec deux grande bassin et batiments de toutes sorte de nationaux. Je viens de faire quelques dessins que j'espere reussi » (Paris, Collection Frists Lugt).

Jongkind continue à voyager au cours de la première moitié des années 1870, se rendant plusieurs fois à Nevers sur la Loire. Il en rapporte de splendides aquarelles de la ville et de ses environs qui montrent bien toute l'ampleur et la fraîcheur de ces paysages. Le peintre considère encore très souvent ses aquarelles

comme des études préparatoires, le recours à la couleur lui permettant de mieux consigner ses impressions. On sait que le travail à l'aquarelle est délicat, les possibilités de correction étant limitées ; il importe donc d'avoir une grande sûreté de main. Vincent van Gogh n'écrit-il pas en 1882 à son frère Théo : « L'exécution d'une aquarelle a quelque chose de diabolique » ?

Jongkind commence toujours par dessiner son esquisse au crayon graphite ou à la pierre noire, puis il applique l'aquarelle. Il ne dessine pas les contours, mais pose avec une grande sûreté de main des touches de couleur qui indiquent les formes. Parfois il reprend

le crayon ou la pierre noire pour retravailler son dessin. Les aquarelles de Jongkind paraissent éclatantes de couleurs, encore qu'en réalité il utilise souvent aussi des jaunes et des beiges alliés à des tons bleus et verts clairs dans toute une gamme de nuances. Comme tant d'aquarellistes, il utilise de préférence un papier blanc, qui accentue la transparence de la peinture à l'eau. Et il choisit un papier mince, qui absorbe moins la peinture et préserve la fraîcheur des couleurs.

LES AQUARELLES TARDIVES EXECUTEES A BEAU SEJOUR

Le fils de Joséphine Fesser, Jules, achète en 1878 une maison – Beau Séjour – à la Côte-Saint-André, un village de l'Isère à une cinquantaine de kilomètres au nord-ouest de Grenoble. Bien qu'il y ait un atelier à Beau Séjour, l'artiste préfère souvent travailler dans la campagne ; il en rapporte de nombreuses aquarelles, généralement datées et situées.

Le 14 septembre 1880, le couple part en voyage sur la Côte d'Azur. L'itinéraire choisi passe par Grenoble, Sorgues (près d'Avignon), Nîmes, Sète, Narbonne, Tournebelle et La Ciotat, pour aboutir à Toulon et Marseille. Le 18 octobre, Jongkind est de retour à la Côte-Saint-André avec, dans son portefeuille, des aquarelles (notamment de La Ciotat) absolument splendides, pleines de couleur, exécutées sur des

grandes feuilles doubles. Jongkind utilise aussi les feuilles doubles des carnets d'esquisse pour peindre ses vues de la campagne autour de la Côte-Saint-André. Il a souvent dessiné, par exemple, la route qui va du village à Balbins en passant devant Beau Séjour, et qui traverse un paysage très ample. D'une fenêtre de Beau Séjour, Jongkind a peint aussi de nombreuses vues du village. Le peintre se rend régulièrement à Grenoble ; il dessine volontiers dans les environs, toujours sur des feuilles doubles et choisit souvent les rives de l'Isère ou du Drac, avec à l'arrière-plan les Alpes. Des aquarelles exceptionnelles, que très vite on s'empresse de retirer des carnets pour les vendre isolément. Pendant toute cette période, les aquarelles gagnent en importance dans la production de l'artiste, qui peint de moins en moins de tableaux. Ses esquisses, autrefois amples études préparatoires, sont devenues des œuvres indépendantes – et de plus en plus recherchées par les collectionneurs.

On remarquera que dans cette production tardive à la Côte-Saint-André et ses environs, Jongkind multiplie le recours à la gouache dans ses aquarelles. Une hérésie aux yeux des aquarellistes orthodoxes, qui estiment que l'aquarelle doit garder une transparence maximale et que les blancs doivent être créés par réserve sur le papier blanc. Cette technique du dessin au seul lavis était surtout prônée en Angleterre. En revanche, les aquarellistes français, et notamment Eugène Isabey, ne craignent pas d'utiliser la gouache, qui permet une plus grande richesse des tons et des contrastes plus marqués. Le néo-impressionniste Paul Signac (1863-1935), grand admirateur des aquarelles de Jongkind, écrit à ce propos dans la monographie qu'il lui consacre en 1927 : « L'emploi de la gouache est rigoureusement interdit par les commandements de la religion aquarelliste. [...] Certes, l'abus de la gouache peut alourdir une aquarelle, qui avant tout doit conserver sa transparence. Mais quand on constate le parti magnifique que Turner et Jongkind ont tiré de son emploi, on peut douter de la légitimité de cet ostracisme ».

« LA PARTIE LA PLUS CARACTERISTIQUE DE SON ŒUVRE »

L'ouvrage de Signac montre que les aquarelles de Jongkind séduisaient aussi les post-impressionnistes, passionnés par l'emploi des couleurs, en particulier par leur juxtaposition. Dans la Défense et illustration du néo-impressionnisme que Signac publie en 1899 sous le titre « D'Eugène Delacroix au néo-impressionnisme », il évoque déjà l'exemple de

Jongkind : « Celui-ci, le premier, répudie la teinte plate, morcelle sa couleur, fractionne sa touche à l'infini et obtient les colorations les plus rares par des combinaisons d'éléments multiples et presque purs. » Dans sa monographie de 1927, Signac – lui-même fervent aquarelliste – s'attache surtout aux aquarelles de Jongkind, dont il possède d'ailleurs un certain nombre. A ses yeux, « les dessins et aquarelles de Jongkind forment la partie la plus caractéristique de son œuvre. »

** Ce texte de Rhea Sylvia Blok (que nous avons eu l'honneur d'accueillir pour une conférence lors de notre assemblée générale 2013 tenue en 2014) a été publié dans le numéro 108 (juin 2004) de Dossier de l'Art consacré à « Jongkind, l'ami des impressionnistes ». Nous remercions vivement l'auteure et l'éditeur de nous avoir autorisés à le reproduire dans notre bulletin.*

L'œuvre illustrant cet article est reproduite avec l'aimable autorisation de la Fondation Custodia.

Juin 2014
dans les pas de Matisse et Renoir



La chapelle du Rosaire à Vence

Notre voyage sur les traces des deux grands peintres Matisse et Renoir nous a d'abord amenés à Vence, à la chapelle du Rosaire, conçue jusqu'au moindre détail par Matisse lui-même et réalisée pendant les quatre dernières années de sa vie. Il l'a offerte aux sœurs dominicaines dont l'une d'elles, sœur Jacqueline, l'avait soignée à Lyon avec un grand dévouement et était venue lui demander un vitrail. Le vitrail est devenue chapelle ! Il la considérait comme l'œuvre de sa vie.

A l'extérieur, son toit de tuiles blanches et bleu de mer, surmonté d'une fine croix en fer forgé de 13 mètres de haut, frappe par sa simplicité et apporte au paysage une note de sérénité. A l'intérieur, on est séduit par la pureté des formes, la sobriété du dessin alliée à la force du trait. Un autel massif en pierre, de teinte pain bis, disposé légèrement en diagonale,

permet à l'officiant de voir aussi bien les Dominicaines à sa droite que les fidèles en face. Ce détail à lui seul révèle combien Matisse s'est investi dans cette œuvre, lui le non croyant ! Sur la pierre, une croix fine, de modestes dimensions, semble signifier la fragilité du Christ sur la croix et celle de la foi. Le portrait de Saint Dominique, en demi grandeur réelle, exprime à la fois la force intérieure et la sérénité. Les mains très stylisées mais très grandes sont nées d'un travail méthodique de l'artiste pour parvenir à ce degré de symbolisme. Pour ce qui est des autres dessins, notons une Vierge à l'Enfant très originale puisqu'elle ne tient pas vraiment l'Enfant dont les mains dressées en croix semblent dire : « Je m'offre au monde et ma mère ne me retient pas ». Ce don merveilleux se présente au milieu de fleurs ou de nuages légers ; tout cela très stylisé comme l'ensemble, bien que Matisse se soit inspiré d'une jeune fille à son service, Henriette.

Ambiance totalement différente pour le mur du fond : un chemin de croix particulièrement tourmenté. Deux ou trois coups de crayon suggèrent le Christ à terre, le jugement de Pilate, les étapes et les affres de l'agonie. Cependant, aussi bien que le peintre, c'est la lumière solaire qui est le véritable coloriste de cette chapelle : la lumière méditerranéenne recherchée par la plupart des peintres ; la voilà qui rosit le confessionnal en forme de moucharabieh. Si l'on s'approche, on distingue sa véritable couleur, le blanc. Les reflets des vitraux aux couleurs éclatantes, verts, bleus, jaunes colorent librement l'espace dont l'autel, le carrelage au bas des vitraux... Mais là aussi, rien n'est laissé au hasard, tout est réfléchi. Si le vert pour la nature, le bleu pour le ciel sont translucides, le jaune opaque ramène à l'intériorité, la spiritualité. Nous sortons émus par la maîtrise de l'artiste qui a su donner autant de force à chaque détail, jouer sur la palette des couleurs pour transfigurer le noir et le blanc grâce au soleil source de Vie.

Nice et le musée Matisse

Dimanche matin, départ sur la colline de Cimiez, berceau romain de la ville de Nice qui connut son apogée à la Belle Epoque où elle devint le lieu de villégiature privilégié des rois et reines d'Europe. Bref arrêt devant l'ancien hôtel Régina où Matisse s'était installé en 1938 avant de s'établir à Vence en 1943, puis à quelques mètres de là, nous suivons notre guide à travers une oliveraie remarquablement préservée, baignée de lumière douce et diffuse, en direction de la Place des Franciscains pour un commentaire sur l'histoire de la ville.

Nice, ville grecque et romaine : depuis plusieurs siècles avant J.C. déjà, une tribu ligure s'était installée là sur les collines de Cimiez et du château. Mais la véritable histoire de la ville commence avec les Grecs lorsque les Phocéens venus de Massalia (Marseille) créent à proximité de la mer, entre le IV^{ème} et le II^{ème} siècle avant J.C. Nikaia (= la Victorieuse) d'où la ville tire son nom. Puis à partir de 13 avant J.C., les Romains construisent Cemenelum, une seconde ville voisine de Nikaia sur la colline de Cimiez, ainsi appelée dit-on encore, parce que les arbres semblaient toucher le ciel... Cette empreinte romaine est présente à nos côtés ; des fouilles archéologiques sont menées sur le site depuis 1953 : des arènes, trois ensembles thermaux des II^{ème}-III^{ème} siècles après J.C. et peut-être même un temple d'Apollon (?) surprennent par leur aspect monumental.

L'histoire de la ville ne cesse d'être mouvementée au cours des siècles. Ravagée par les Sarrasins en 813 avant d'être dirigée par le Comte de Provence qui les chassa en 972, Nice fera partie de divers royaumes et, en 1388 se place sous la protection du Comte de Savoie Amédée VII. La ville devient alors une forteresse au centre du système de défense des Comtes de Savoie face aux Français et à leurs alliés.

Fidèle au Duc de Savoie, devenu Roi de Sardaigne en 1720, Nice est envahie par les armées révolutionnaires françaises en 1792 puis rendue au Roi de Sardaigne en 1814. En 1860, suite au soutien de Napoléon III qui aida Victor-Emmanuel II à chasser les Autrichiens du nord de l'Italie, Nice revient à la France.

Devant nous, l'église des moines franciscains à la façade néogothique laisse découvrir, à partir de son porche du XVII^{ème} siècle, un intérieur baroque avec des stalles et un magnifique retable en bois sculpté sous un plafond entièrement peint.

Le cimetière juxta le monastère des Franciscains où reposent Roger Martin du Gard, prix Nobel de littérature 1937, Raoul Dufy (1877-1953) et, plus à l'écart dans un îlot de verdure très sobre, Henri Matisse (1869- 1954).

Nous poursuivons la promenade dans les jardins

du monastère au milieu d'une décoration florale exceptionnelle. Les hampes de fleurs d'agapanthes exhalent une fraîcheur encore toute printanière en cette fin juin sous le regard malin d'un merle chanteur en bordure d'un toit. A l'extrémité de l'allée centrale, un beau panorama s'offre à nous : en bas la ville, bordée par le bleu de la mer.

Puis nous nous dirigeons vers l'imposante « Villa des Arènes », demeure génoise du XVII^{ème} siècle qui abrite depuis 1963 la collection permanente des œuvres d'Henri Matisse. Ce palais, propriété de la ville depuis 1950, fut choisi par la famille Matisse pour y implanter le musée sur cette partie de la colline de



Cimiez que connaissait bien le peintre.

La collection permanente du musée présente l'évolution artistique de Matisse, ses avancées et ses recherches dans le domaine de la couleur et du graphisme. Parmi la multitude d'œuvres, la Nature morte aux grenades (huile sur toile, 1947) offre les éléments caractéristiques de l'artiste avec ses couleurs en aplats dégageant la lumière, la présence d'effets d'arabesque et le thème de la fenêtre ouvrant sur l'extérieur ; la Lectrice à la table jaune (huile sur toile, 1944) unit le dessin à la couleur. Car le dessin, traduction directe de l'émotion, n'est pas cantonné à des études préparatoires comme pour La Danse - première version, étude d'un ensemble 1930-1931, ou à des esquisses, mais devient œuvre à part entière tel son Grand Acrobate (pinceau et encre de chine sur papier, 1952).

Matisse dessine aussi à sa manière avec des ciseaux

en utilisant la technique du papier coloré à la gouache dans lequel il découpe à vif, par exemple pour les maquettes des tapisseries Polynésie en 1946 ou la série Jazz en 1947, avec notamment le célèbre Icare ou Le Destin. Les papiers gouachés découpés constituent un mode d'expression permettant une grande mobilité de combinaisons diverses ; le Nu bleu (1952) trouve l'équilibre en jouant sur les vides et les pleins de couleurs en contraste.

Les sculptures, au nombre de 47 dans le musée, permettent aussi de comprendre l'évolution du travail de l'artiste dans sa relation avec les formes et les lignes. Ses Dos II (bronze à la cire perdue, 1913) et Dos III (bronze à la cire perdue, 1916-1917), présentés dans le hall d'entrée de la Villa, mettent en évidence l'interprétation de plus en plus simplifiée des formes chez Matisse. Ses ultimes sculptures seront réalisées pour l'autel de la chapelle de Vence en 1949 et 1950.

Au cours de notre visite, nous profitons de l'exposition temporaire « Henri Matisse : Nice, le rêve des odalisques », thème oriental inspiré de ses séjours en Algérie en 1906 et au Maroc en 1911-1912. On y découvre le retour du peintre à la figuration après les avancées du fauvisme, et des personnages dont la structure rejoint la sculpture. Dans l'Odalisque au coffret rouge (huile sur toile, 1927), l'importance des lignes et des couleurs priment avec l'éclat des tissus, et le décor s'imprègne d'objets chers à l'artiste, la représentation réaliste étant reléguée au second plan.

En résumé, un art marqué par la simplification progressive des lignes, des formes et des couleurs où domine la profondeur du regard et qui engage la réflexion sur la création contemporaine.

La maison Renoir à Cagnes-sur-Mer

C'est le 28 Juin 1907 que Pierre-Auguste et Aline Renoir acquièrent pour 35 000 francs versés à Honorine Nicolas, veuve Armand, le grand domaine des Colettes situé sur une colline dominant la mer. Le peintre s'y rendait d'ailleurs très souvent avec ses tubes de couleur en accord avec le propriétaire. Quelle merveille pour la famille que cette propriété plantée de vignes, orangers, citronniers, eucalyptus et oliviers, sans oublier les terres incultes et la ferme.

Mais la vieille maison se révèle trop petite pour Aline qui finit par obtenir la construction d'une immense demeure en pierres taillées sur trois niveaux, prétextant la nécessité d'espace pour leurs trois enfants et la domesticité. Mais Renoir préférera toujours la maison ancienne, où ils ont habité quelques années, à la nouvelle trop moderne pour lui.

Prenons la montée d'escaliers : nous voici face à l'odorante végétation méditerranéenne et à la mer pour toile de fond. A l'intérieur, la visite commence par un salon, dont les murs ont été retendus de papier neuf surmonté d'une frise aux couleurs d'origine, sobrement meublé, aux tomettes très bien entretenues. Dans la salle à manger, une immense baie vitrée inonde la pièce de soleil et on peut imaginer la famille Renoir admirant le magnifique paysage d'autant que sur les vitres du buffet sont exposées les photos de famille : Aline, ses trois fils,



dont le plus petit, Claude, dit Coco. Sur la cheminée on peut voir Renoir et ses amis Bonnard, Matisse, Albert André qui avait sa chambre aux Colettes. Une chambre est consacrée aux portraits : « Coco avec ses longs cheveux », « La jeune fille au puits » et « La jeune fille au cerceau », copie presque conforme à celui de Renoir exposé au Louvre. Il faut noter que Renoir est un des rares artistes à avoir connu la notoriété de son vivant, un peu grâce à son fils Pierre qui tenait une galerie de peinture à New-York et au mécène bien connu Barnes.

A l'étage, des natures mortes telles que pêches, amandes, une vue entre deux oliviers. Des nus aussi :



les deux femmes, l'une blonde l'autre brune, pourraient faire penser à des cariatides mais, avec leur jolie chair rosée, elles ne seraient pas de pierre. En bas, nous entrons dans l'univers de la sculpture, avec le visage des trois enfants sur de gros médaillons, la jolie frimousse de Coco, une énorme lavandière en pleine action. On découvre un buste d'Aline allaitant Coco qu'Albert André a réalisé d'après une œuvre de Renoir et à son insu. Pour Renoir, ce fut un grand choc car le buste ressuscitait le bonheur enfui puisqu'Aline était décédée. Enfin, nous terminerons par son atelier que Renoir avait fait surbaissier afin de recevoir la belle lumière provenant d'une immense baie vitrée en forme d'arche. Comme, à partir de la cinquantaine, il souffrait de polyarthrite invalidante, son fauteuil roulant était aménagé d'une manivelle grâce à laquelle il positionnait ses tableaux ; en effet il avait les mains bandées ! Avoir les mains bandées et peindre encore : peindre pour capter, apprivoiser la lumière jusqu'à la fin. Sa mallette contenait une clochette pour les domestiques et sa palette. En face, un Récamier attendait un modèle.

Cette maison est très attachante car toute une famille y a vécu heureuse et on ressent la paix, la sérénité qui concordent avec l'ambiance des tableaux, paysages et portraits qu'on peut y admirer.



Joseph Mallord William Turner 1775 – 1851

Pourquoi parler de Joseph Mallord William Turner, tout simplement pour découvrir un peu brièvement la vie de ce grand artiste dont le nom est cité au square de la mairie de Blandin sur le lutrin du circuit « Dans les pas du peintre Jongkind ».

Né à Londres en 1775, fils d'une modeste famille dont le père est coiffeur, inspiré par le dessin et la peinture, dès sa prime jeunesse, il investit les ateliers de différents maîtres.

En 1789, âgé de seulement 14 ans, il est élève de la Royale Académie. Remarquablement brillant, il en devient membre en 1802 puis professeur en 1808 et ceci durant 30 ans.

Turner maîtrise l'aquarelle avec excellence et obtient un succès triomphal en publiant son « Liber studium » suite de paysages, de marines et d'architectures qu'il avait composée pour répondre au « Liber veritatis » de Claude Lorrain dit Le Lorrain « le seul maître qu'il s'était choisi dans le passé ». Il voyage en France et en Italie (1819) notamment à Venise, il y revient en 1829 et 1840.

Contemporain du peintre anglais John Constable (1776-1837), Turner fut avec lui un novateur : son influence est considérable tant en Angleterre qu'en France sur les paysages contemporains. Il aime les lointains vaporeux et les lumières dorées du soleil couchant. Il pousse la passion de la lumière à un degré extrême : il n'évoque la structure exacte des objets que par des touches légères et vibrantes et sur ses dernières toiles ce sera le triomphe le plus complet de la couleur sur le dessin. En 1842, Turner réalise « Coucher de soleil à Venise », œuvre exposée au musée d'art Toledo (Etats-Unis).

Turner a été le peintre précurseur immédiat de l'impressionnisme. La plupart de ses œuvres sont exposées à Londres à la National Gallery et à la Tate Gallery.

Turner n'a jamais recherché les mondanités. On dit de ce grand artiste : « Son accoutrement, ses manières rustres et son physique quelque peu ingrat dissimulaient la personnalité d'un peintre délicat, amoureux des couchers de soleil, des brumes et des vapeurs, des tempêtes et des ciels menaçants, capable d'exalter le déchaînement des vagues et des vents comme de donner naissance à des aquarelles d'une beauté stupéfiante, tendant, vers la fin de sa vie à l'abstraction ». Donc, quelque part, sa personnalité et ses talents semblent avoir bien des points communs avec ce que nous connaissons de la personnalité et de la vie propre de Johan Barthold Jongkind.

Mike Leigh a consacré à Turner un film historique, sorti sur les écrans le 3 décembre dernier, et centré sur la dernière partie de la vie de l'artiste évoquant sa palette et son appétit des voyages ; le développement du chemin de fer l'a en effet amené à parcourir l'Europe du 19^{ème} siècle en pleine révolution industrielle.

2019, Bicentenaire de la naissance de Jongkind

Le 3 juin 1819 Johan Bartold Jongkind voyait le jour à Lattrop aux Pays-Bas. En 2019 pour marquer le bicentenaire de sa naissance, notre association souhaite organiser plusieurs événements auxquels elle réfléchit d'ores et déjà.

Nous proposons la création d'un groupe de travail associant adhérents et amis afin d'élaborer les projets possibles avant de retenir ceux qui seront susceptibles de rassembler le plus large public.

Vous pouvez dès maintenant nous faire part de votre intérêt pour cette initiative, par courrier ou par mail : jongkind@free.fr

Assemblée générale : Retenez la date !

L'assemblée générale annuelle de notre association se tiendra le samedi 28 mars 2015. Un courrier vous sera adressé à la fin du mois de février pour vous en préciser le lieu et l'ordre du jour.



Association « dans les pas de Jongkind en Dauphiné »

Mairie de Virieu, 2 rue de Barbenière, 38730 Virieu.

Téléphone : 06.70.71.41.78.

Site : www.jongkind.fr

Textes : Anne-Marie Barban, Jocelyne Emery, Martine et Joseph Guetaz,
Claudette Magnin et Serge Reynaud.

Photos : Noëlle Gasnier, Martine Guetaz, Nicole Laverdure et Serge Reynaud

Mise en page : Jean-Philippe Repiquet

Impression : Numerip, 155 rue des Saules, 38110 St-Jean de Soudain

Nous achèverons dans notre prochain numéro la reproduction de l'article paru dans le Figaro Illustré sur Jongkind, dont nous avons débuté la publication dans le bulletin n°14.